

ADMINISTRATION

ET RÉDACTION,

MONTAGNE DE SION, 17, A BRUXELLES.

ABONNEMENTS :

Toute la Belgique . . . fr. 12
France 16

S'adresser pour tout ce qui concerne
l'administration et la rédaction
à M. ERNEST PARENT.

UYLENSPIEGEL

PARAIT TOUS LES DIMANCHES.

Les auteurs sont personnellement
responsables de leurs articles.

A franchir.



ADMINISTRATION

ET RÉDACTION,

MONTAGNE DE SION, 17, A BRUXELLES.

ABONNEMENTS :

Allemagne, Russie . . . fr. 15
Hollande 14

S'adresser pour tout ce qui concerne
l'administration et la rédaction
à M. ERNEST PARENT.

S'adresser pour la France

A LA LIBRAIRIE FRANÇAISE ET ANGLAISE

DE LOUIS NICQUO-BELLINGER,

Rue de Rivoli, 212, à Paris.

ANNONCES — TRAITÉ À FORFAIT.

UYLENSPIEGEL

Toute leur vie étoit employée, non par loix, statutz, mais selon leur
voloir et franc arbitre... En leur règle n'étoit que cette clause :

FAY CE QUE VOULDRAS

parce que gens libères, bien nays, bien instruits, conversant en compai-
gnies honnestes, ont par nature un instinct et agillon qui tousiours les
pousse à faicis vertueux et éloigne de vice, lequel ils nommoient honneur.

BABELAIS, Gargantua, livre I, chap. LVII.

JOURNAL DES ÉBATS

ARTISTIQUES ET LITTÉRAIRES.

Sire, répondit Uylenspiegel au roi de Bohême. Namand je suis, do
beau pays de Flandre, gai compagnon, bon coureur d'aventures, rimeur,
peintre, sculpteur, manant et noble homme, le tout ensemble. Et par
le monde ainsi je me promène, louant choses belles et bonnes, et me
gaussant de sottise à pleine gueule.

Légende d'Uylenspiegel.

SOMMAIRE. — Le Salon (11^{ème} article). — Les nouvelles
chansons de Béranger. — Chronique dramatique.

LE SALON.

ONZIÈME ARTICLE.

Il y a beaucoup d'artistes pour lesquels la nature est
un prétexte à tableaux et rien de plus. De là vient que
certains tableaux ont l'air de narguer la nature et de lui
dire : — Vous n'êtes point jolie à ma façon ; je suis plus
fini, mieux lavé, plus vert ; — ou bien : — Ma facture
est plus large que la vôtre ; vous, nature, vous êtes un
peu niaise ; moi, je sais pourquoi je plais ; j'ai une tou-
che grasse ou spirituelle, un dessin hardi ou distin-
gué, etc., etc.

On ne peut pas admettre pourtant que si l'homme
avait créé les champs et les bois, il aurait fait mieux
que ce qui existe aujourd'hui. Pour ma part, je voudrais
que l'on s'attachât surtout à demeurer naïf. Les *ficelles*
sont des roueries, — et, du moment où l'on est roué, on
est corrompu.

Aussi, malgré tout le talent que possède M. de Knyff,
je ne puis admettre qu'il ait vu quelque part des
paysages exécutés avec aussi peu de façon que les siens.
Ses avant-plans surtout me paraissent avoir été brossés
comme sous jambe ; il est impossible d'y découvrir la
moindre forme ; herbe, pierres, terrains, tout est tri-
poté, — pardonnez-moi cette expression qui rend bien
ma pensée, — avec un sans-gêne excessif. Cette manière

de procéder a cela de bon que l'harmonie des tons se
rencontre plus facilement. Lorsque nulle forme précise
n'arrête la chaleur de l'improvisation, il est d'autant
plus aisé d'être coloriste que rien n'est obstacle. Les
tableaux de M. de Knyff sont de grandes esquisses faites
avec fougue et qui sont loin d'être médiocres. Elles ont
un aspect puissant ; mais on ne peut en approcher sans
perdre toute illusion. J'en excepte le plus petit des trois
tableaux, où l'artiste s'est montré plus sage, et dans
lequel je retrouve les mêmes qualités que dans les
autres. Ici, les herbes et les tertres ne sont plus éche-
velés quand même ; il n'y a pas parti pris de facture
large. M. de Knyff veut-il permettre à un bourgeois de
lui dire toute sa pensée ? Il me semble qu'il devrait faire
des études *très-finies*, et il verrait bien alors que la na-
ture a des formes, et que ces formes, bien traitées, sont
ravissantes. Wynants et Ruysdael n'en faisaient pas fi.

M. Vanderhecht ne connaît la nature que sous un
aspect ; il la voit d'un vert bleu et mélancolique à vous
rendre pléthysique. Il y a encore un peu de romantisme
là-dessous. — Il me semble que je rencontre souvent le
même défaut : — manque de sincérité, trop peu
d'amour pour les choses que l'on veut représenter.

Les chevaux des deux marchés de M. Vandervin sont
bien dessinés, et leur allure me paraît très-vraie. Ils
sont groupés avec goût. Les compositions sont bien com-
prises. Il est fâcheux que ses paysages soient si molle-
ment exécutés. On dirait que les terrains et les ciels de
ses tableaux sont d'une autre exécution que les animaux
et les personnages. Somme toute, il y a un grand pro-
grès chez cet artiste.

Un peintre hollandais, M. Weissenbruch, nous a en-
voyé deux vues de ville dont l'aspect est assez étrange,
et cependant agréable. Ne vous semble-t-il pas qu'il
mélange sur sa palette la lumière du soleil avec celle de

la lune ? Voilà l'impression que j'ai gardée. Son soleil est
doux, blond, quelque peu triste. Ses ombres un peu
froides ont des teintes mystérieuses. Les deux tableaux,
du reste, sont fort jolis, exécutés avec un soin extrême,
d'une pâte solide. — J'en dirai autant des œuvres de
M. Springer : c'est un peu froid ; les blancs dans l'om-
bre manquent de reflets colorés ; ce qui fait que les
pierres ont de l'analogie avec le carton. Mais, ce défaut
signalé, je ne vois plus guère que de belles et bonnes
qualités dans les tableaux de M. Springer. Tous ses
petits personnages sont bien traités et donnent de l'ani-
mation à ses toiles.

L'*Intérieur de cour* de M. Van Kuyck n'est pas neuf,
mais il est aussi agréable à voir que ses aînés. Cet
artiste a adopté les pittoresques fermes, les cours
étroites remplies d'instruments aratoires, de charrettes,
de charrues, etc. Il peint bien les chevaux et les fer-
mières ; rien n'est négligé dans ses jolis tableaux bien
flamands. C'est un esprit honnête qui va tout doucement
à la recherche de la vérité, sans s'occuper des nouvelles
écoles, des manières croustillantes, du chic, et de la
pâte.

M. Sebron a exposé une grande toile représentant la
principale rue de New-York, en hiver. A un certain
point de vue, c'est une œuvre très-intéressante ; ainsi,
les touristes qui ont visité la capitale des États-Unis ver-
ront ce tableau avec plaisir, parce qu'il leur rappellera
bien cette fameuse rue de New-York ; ceux qui n'ont
pas vu la ville américaine seront satisfaits de pouvoir
s'en faire une idée exacte. Il y a là beaucoup de sincé-
rité, un grand sentiment de la perspective aérienne. La
rue est pleine d'animation. Des traîneaux-omnibus sont
emportés au galop de chevaux très-élégants, parfaite-
ment exécutés. Les nombreux personnages ont un cachet
de vérité incontestable ; mais le ton général de l'œuvre

est lourd; M. Sebron n'est coloriste que dans une gamme froide et peut-être un peu vulgaire.

L'Intérieur de la mosquée de Cordoue, de M. Dauzats, était à l'exposition de Paris de cette année. Pittore en a parlé comme d'une chose remarquable. Je prends la licence, moi, de trouver la facture de M. Dauzats un peu maigre; à cela près, son tableau est une œuvre sage, d'un ton très-fin et très-distingué.

M. Genisson est un artiste persévérant, qui a de bons et de mauvais jours. Son Intérieur d'église a été commencé et fini dans les bons jours. A part quelques tons crus dans le fond, c'est une œuvre qui fait honneur à l'artiste. Il peint ses personnages avec goût; le groupe de gauche est très-pittoresque et ne manque pas de caractère. Les vêtements des dames qui se trouvent à droite me semblent quelque peu surannés. L'ensemble, l'aspect, quoique cru dans certaines parties, n'en est pas moins vrai. Quand on travaille avec âme, on peut donc faire des progrès à tout âge.

M. Geeraerts a exposé un tableau représentant une salle de l'hôtel de ville d'Anvers; c'est fait très-minutieusement; toutes les parties du tableau sont modelées avec la même sincérité un peu froide. Le ton général est un clair-jaune sans chaleur. Malgré cela, c'est une excellente chose comme facture; il n'y manque que l'intérêt, ou plutôt ce quelque chose qu'on ne peut définir et qui dégage la personnalité de l'artiste.

Les marines de M. Waldorp se ressemblent toutes. L'artiste hollandais n'a sans doute vu l'eau qu'une fois, et il l'a trouvée à son gré. Pour lui, c'est très-bien; mais pour nous, public, ce n'est pas assez; il devrait une fois encore aller sur les bords de la mer ou de quelque fleuve: nous aurions ainsi un second tableau.

M. Achenbach, quoi qu'en disent certains artistes, est un homme d'un talent très-sérieux et dont la réputation n'est nullement usurpée. Sa grande marine est très-imposante; c'est un poème grandement compris, dont tous les détails concourent à un ensemble saisissant. — M. Justin Ouvrié ne nous a envoyé qu'une petite toile qui n'ajoutera rien à sa réputation. C'est très-joli, d'un ton très-distingué, mais d'un blond peut-être trop cherché. — Les marines de M. Clays manquent essentiellement d'intérêt. Il est possible qu'elles soient vraies, mais il y a un choix à faire: c'est ce choix qui montre le véritable artiste. Toutes ces mers blanches sous ces ciels blancs ne me disent rien. La mer, comme je l'ai dit plus haut en parlant de M. Waldorp, n'a pas toujours le même aspect: comme les champs et les forêts, elle change de ton à toute heure, à toute minute. Un peintre de marine ne doit pas se contenter de la reproduire comme il l'a vue une fois.

M. Gudin, lui, a vu la mer en artiste: un jour, après un orage qui a laissé dans le ciel de menaçantes nuées qui se roulaient confusément comme dans le chaos; et sur les flots des teintes lugubres qui donnent le frisson; — une autre fois, il a vu l'arc-en-ciel se jouer dans les vagues échevelées. Le premier de ces deux tableaux est très-réussi; c'est un poème, frère de celui de M. Achenbach, mais peut-être d'un aspect plus ténébreux encore; le second laisse beaucoup à désirer, et n'est pas à la hauteur de la réputation de l'artiste. Il a voulu de l'originalité à tout prix, et il a fait un tableau d'un aspect extravagant et impossible.

Les peintres de fleurs ne sont pas très-nombreux cette année. Tant mieux! Peindre des fleurs me semble être plutôt l'affaire des femmes que celle des hommes. Je ne pardonne ce travail qu'à M. Saint-Jean, parce qu'il y excelle, et à M. Robie, qui est plutôt un décorateur adroit qu'un grand artiste. Les fleurs et les fruits de M. H. Robie sont un peu lourds de facture; ils manquent surtout de cette fraîcheur appétissante que nous aimons à trouver en eux. M. de Noter a le monopole des légumes, et il les peint avec beaucoup de vérité. Il a eu tort, cette année, de faire cette immense composition dans laquelle les choux et les melons jouent un si grand rôle. Ces sortes de tableaux — puisqu'on en fait — ne doivent pas avoir de pareilles dimensions. Un gros chou, ou un petit chou, — n'est après tout qu'un chou.

Avant d'en finir avec la peinture, j'ai quelques oublis à réparer. Il y a un petit tableau, tout petit, de M. Verdict, qui est vraiment une jolie chose. Cela n'a guère d'intérêt comme sujet, mais l'exécution des deux personnages, ainsi que tous les détails qui se groupent autour d'eux, sont faits avec beaucoup de finesse. M. A. Serrure, s'il voulait voir un peu plus la nature, serait un peintre très-gracieux. Il a le tort de faire des chairs enfarinées

et sans solidité, comme il a tort de croire que ses tons, pour être frais, doivent être aussi crus qu'ils le sont. Il y a de la raideur dans son dessin; les personnages Louis XV sont bien assez mannequins sans leur donner encore une tournure disgracieuse à force de sécheresse dans les formes.

Une Veuve, de M. Taymans, est un tableau qui pouvait être intéressant. Le sujet, quoique triste, eût plu, s'il avait été rendu d'une façon simple. Il y a plus de sensibilité que de sensibilité dans cette veuve pâle comme les filles d'Ossian, qui sort d'un cimetière la tête baissée et le regard dans le vague. La main que l'on voit est beaucoup trop petite, ainsi que la tête. Le fond du tableau est bien compris.

Il y a de très-bonnes choses dans le Maître d'École, de M. Van Seben. Les qualités principales sont l'harmonie et l'observation. Le Maître d'École est un bon type. Mais toutes les figures, tyran et esclaves, sont dessinées mollement et manquent souvent de correction. Il y a de l'idée, au moins, dans le cerveau de ce jeune artiste. Il n'est pas de ceux qui trouvent qu'un balai peint avec talent peut faire un chef-d'œuvre.

Il y a du ton dans le Café Turc, de M. Starck; c'est une bonne et solide peinture. La Fille d'Hérodiade est une œuvre sans qualités. L'Odalisque a de bien mauvais contours et une chair bien peu solide. L'Orient est trop loin de nous pour que nous puissions affirmer que cette couleur et ces chairs sont fausses, mais j'aime mieux ne pas croire M. Starck sur peinture, dussé-je avoir tort. — A dimanche prochain le dernier article: gravures, dessins et sculptures.

LOUIS PÉLERIN.

LES NOUVELLES CHANSONS

DE BÉRANGER.

(Premier article.)

Il y a quatre mois, quand le gouvernement impérial escamota, sous l'appareil guerrier de ses cohortes empanachées, les splendides funérailles que réservait au chansonnier populaire la reconnaissance et l'amour du peuple de Paris, les journaux bonapartistes s'emparèrent de l'œuvre du poète comme la police s'était emparée de son corps, et tentèrent à leur tour d'escamoter sa gloire et ses convictions républicaines, au profit du chauvinisme napoléonien.

Depuis lors, assez d'écrivains ont vengé la mémoire de Béranger de ces injures, pour que nous puissions nous dispenser de prouver cette thèse à notre tour.

Mais en feuilletant les dernières œuvres du poète, on serait tenté de croire qu'il avait prévu l'espèce de lutte que les partis politiques allaient se livrer autour de son tombeau, pour le revendiquer comme un des leurs, comme autrefois sept villes se disputèrent l'honneur d'avoir donné le jour au rapsode immortel. On dirait même qu'il pressentait les larmes et les plaintes du peuple qu'il aimait étouffées sous les roulements officiels des tambours qui l'escortèrent au champ du repos, lorsqu'il écrivit cette chanson si éloquente contre l'esprit soldatesque de la France impériale:

LES TAMBOURS.

Tambours, cessez votre musique;
Rendez la paix à mon réduit.
J'aime peu votre politique.
Et moins encor j'aime le bruit.
Terreur des nuits, trouble des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours,
M'étourdirez-vous donc toujours,
Tambours, tambours, maudits tambours.

Grâce à vos roulements stupides,
Ma vieille muse, en désarroi,
Retrouve des ailes rapides;
Mais c'est pour s'enfuir loin de moi.
Terreur des nuits, etc.

Quand la nappe ici se déploie,
Qu'on y fait trêve aux noirs frissons,
Gronde un rappel: adieu la joie!
Il redouble; adieu les chansons!
Terreur des nuits, etc.

Je chantais un peuple de frères;
Le tambour bat: j'avais rêvé.
Le sang de maints partis contraires
Fraternise sur le pavé.
Terreur des nuits, etc.

Sous l'Empire, ils ont fait merveille,
J'ai vu ces racoleurs puissants
Du génie assourdir l'oreille,
Étouffer la voix du bon sens.
Terreur des nuits, etc.

Celui qu'à régner Dieu condamne,
S'il veut en faire son métier,
Sait combien il faut de peaux d'âne
Pour abrutir le monde entier.
Terreur des nuits, etc.

En France, où leur esprit domine,
A l'église ils vont bourdonner.
Tout charlatan se tambourine;
Tout marmot veut tambouriner.
Terreur des nuits, etc.

Ils flattent jusque dans sa bière
Le sot qui meurt chargé de croix;
Et font vœu, chez la cantinière,
De battre aux champs pour tous les rois.
Terreur des nuits, etc.

Nous, peuple épris en politique
Du tapage et des galons d'or,
Pour présider la République
Faisons choix d'un tambour-major.
Terreur des nuits, trouble des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours,
M'étourdirez-vous donc toujours,
Tambours, tambours, maudits tambours.

Que de preuves éclatantes, que d'arguments sans réplique, fournis dans ces dernières chansons du grand poète, à celui qui voudrait, — tâche superflue, — prouver que Béranger n'aima jamais cette ère des Césars dont il a pourtant popularisé le fondateur! à commencer par sa préface, qui renferme ces lignes:

« Nous ne devons jamais l'oublier: la gloire de la France est d'avoir fait non-seulement une grande révolution politique, mais une immense révolution sociale. 89 a créé de nouveaux éléments de civilisation, et leur coordination, jusqu'à présent trop négligée par nos gouvernants, copistes du passé, est devenue l'œuvre indispensable. Elle appelle plutôt, je le crois, le concours de la science et de la philosophie (j'entends la véritable philosophie, qui n'est ni la psychologie, ni l'idéologie, ni l'éclectisme, etc., etc.) que celui des belles-lettres et des beaux-arts. Ceux-ci doivent attendre que le grand problème soit résolu, c'est-à-dire que l'ordre dans l'égalité règne enfin, pour s'utiliser au service d'une phase nouvelle de civilisation. Quel accueil recevrait un chansonnier qui, sur des airs de ponts-neufs, réclamerait l'organisation de la démocratie, cette œuvre si importante qui reste toujours à faire et à laquelle les républicains mêmes ne semblent pas penser?

» Le poète erre aujourd'hui à l'aventure, au milieu des essais de constructions et des ruines amoncelées; qu'il abandonne donc l'arène aux doctes et aux sages qui viendront, s'ils ne sont déjà venus, ce que je n'ose affirmer par respect pour nos grands hommes d'État. Cependant, si je ne me trompe, bien pénétré des besoins actuels, le poète doit se réfugier dans l'avenir, pour indiquer le but aux générations qui sont en marche. Le rôle de prophète est assez beau, et M. de Lamartine me semble s'en être emparé, particulièrement dans *Jocelyn*, avec toute la supériorité du génie. »

Et, comme à chaque page se révèle l'amour de la liberté, le républicanisme ardent, les aspirations démocratiques du fidèle ami de Manuel!

Lisez la chanson « Plus de vers, » qui se termine ainsi:

Dieu ne veut plus que je fasse de vers.
Dieu ne veut plus! Et pourtant dans mon âme
J'entends sa voix dire au peuple éraintif:
Lève ton front, peuple, je te proclame
De la couronne héritier présomptif.
Il dit; et moi, joyeux de prescience,
Lorsque j'allais, par de nouveaux concerts,
Peuple Dauphin, l'instruire à la clémence,
Dieu ne veut plus que je fasse de vers.

Lisez encore le *Phénix*, la *Guerre*, *Saint-Napoléon*, et tant d'autres:

Dans le nouveau recueil qui vient d'être mis en vente, Béranger a consacré un grand nombre de chansons, — et ce ne sont pas les meilleures, — à Napoléon (1^{er}); mais elles sont bien différentes de celles que le poète écrivait sous la Restauration, alors que le nom de l'empereur était le drapeau sous lequel républicains et libéraux d'un côté, bonapartistes et mécontents de l'autre, venaient se grouper pour former cette opposition redoutable qui devait préparer la chute de la branche aînée

des Bourbons. Aujourd'hui le poète fait de Napoléon une sorte de personnage légendaire, un héros presque mythologique, et les strophes que ce héros lui inspire sont plutôt des noëls et des ballades que des chansons politiques.

Voyez, par exemple, *l'Aigle et l'Étoile, l'Égyptienne, le Matelot breton, M^{me} Mère, la Leçon d'histoire, et Il n'est pas mort*, où l'on trouve les strophes suivantes :

Nous, ses enfants, nous savons qu'un navire
A ses geôliers nuitamment l'a ravi;
Que, depuis lors, dans son immense empire,
Déguisé, seul, il erre, poursuivi.
Ce cavalier de chétive apparence,
De la forêt ce braconnier qui sort,
C'est lui peut-être : il vient sauver la France.
N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort ?

Mais dans Paris, parmi le peuple en fête,
J'ai cru le voir ; je l'ai vu : c'était lui.
De la colonne il contemplait la faite,
Ému, troublé, je cours : il avait fui.
Reconnaissant un vieux compagnon d'armes,
Si de ma joie il a craint le transport,
Pour se cacher ma joie avait des larmes.
N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort ?

Nous allons maintenant passer rapidement en revue les parties les plus remarquables de l'œuvre nouvelle de Béranger.

BÉNÉDICT.

CHRONIQUE DRAMATIQUE.

THÉÂTRE SAINT-HUBERT.

Il y a quelque vingt ans, en plein romantisme, M. Alexandre Dumas a fait *Henri III et sa Cour* : M. Aug. Maquet a donné au théâtre cette année Henri IV et sa Cour sous le titre de *la Belle Gabrielle*. Le sujet, certes, est plus attrayant, mais comme le romantisme est déjà loin, la pièce de M. Maquet nous fait l'effet d'un anachronisme.

L'œuvre nouvelle est loin de manquer d'intérêt, mais il est trop disséminé; l'unité fait défaut complètement; l'attention se fatigue à suivre le fil de plusieurs intrigues qui se croisent, se heurtent, s'enchevêtrent, et n'ont pas toujours entre elles un lien bien déterminé. M. Maquet est un *carcassier* habile; ce n'est pas un dramaturge puissant; il étonne plus qu'il n'émeut.

Si *la Belle Gabrielle* m'était contée, j'y prendrais un plaisir extrême; mais l'idée d'en faire le récit me tente beaucoup moins; je veux essayer cependant de dire quelques mots de la pièce sans m'arrêter à expliquer chaque acte; il y en a dix. L'affiche dit bien : cinq actes et dix tableaux, mais cette division ne saurait se justifier, si ce n'est peut-être par la raison qu'il est défendu de jouer des pièces en plus de cinq actes.

Le drame de M. Maquet s'engage pendant le siège de Paris et au début de la passion de Henri IV pour Gabrielle d'Estrées. Un jeune homme se présente au camp; il s'appelle *Espérance*; c'est l'histoire de ce jeune homme que je veux vous conter :

Espérance a vu le jour à Venise, mais il ne connaît ni son père ni sa mère; cependant la protection de sa mère l'a toujours suivi partout, et avant de mourir elle lui a fait tenir de grandes richesses et une lettre pour M. de Crillon, le colonel des gardes de Henri IV. *Espérance* quitte la Normandie qu'il habitait pour remettre à sa destination la lettre de sa mère, et il arrive au camp juste pour se faire une mauvaise affaire avec un ligueur qui, ayant été dévalisé chez lui par les gardes, venait demander la punition des coupables. Sur ces entrefaites paraît Crillon; à la prière d'*Espérance* il fait grâce aux maraudeurs. Hâtons-nous de dire que cela n'a rien de surprenant. *Espérance* est son fils; la lettre en fait foi, jugez :

« Je fais connaître mon fils *Espérance* à M. de Crillon, afin que » le hasard ne les oppose jamais l'un à l'autre, les armes à la » main. De Venise, au lit de la mort. »

On comprend après cela que Crillon voit avec peine *Espérance* se séparer de lui pour se rendre au château des dames d'Entragues, le quartier général des ligueurs; mais il ne veut pas se découvrir à lui : il se borne à le faire suivre par Pontis, le plus compromis des maraudeurs, celui que son intervention a sauvé de la corde. Crillon prend cette précaution parce qu'on lui apprend que La Ramée, le ligueur battu et mécontent, vient de se glisser dans le bois, comme pour guetter son ennemi.

On devine que c'est l'amour qui appelle *Espérance* au château d'Entragues; il aime Henriette, la fille de Marie Touchet, comtesse d'Entragues. La comtesse ignore cette intrigue et c'est par escalade qu'*Espérance* s'introduit dans la chambre de sa maîtresse, un billet bien tendre l'y autorise. Il y a quelque chose de plus changeant que les hommes et les flots..... Henriette n'aime plus *Espérance*; elle sait que le roi l'a trouvée jolie; une idée ambitieuse a germé dans sa tête; elle sera reine de France. Elle

cherche à renvoyer son amant; mais d'abord elle voudrait bien ravoir son billet. Cependant la présence d'*Espérance* est signalée au château, La Ramée s'est chargé de ce soin; ce n'est pas la haine seule qui le fait agir, lui aussi aime Henriette. Une provocation n'a ici rien qui surprenne, et malgré la présence de la comtesse d'Entragues et de sa fille, les ennemis en viennent aux mains. *Espérance* désarme La Ramée mais il lui fait grâce; c'est alors qu'il tombe lâchement assassiné par lui. Henriette trouve l'occasion bonne pour reprendre son billet qu'*Espérance* a laissé tomber dans sa chute; elle va le ramasser dans le sang, lorsque, par un effort désespéré, il parvient à s'en saisir. Dans ce moment on voit apparaître une étrange figure à la fenêtre du fond de l'appartement; c'est Pontis qui, aux cris de son ami, s'est précipité à son secours; il le prend sur le dos et disparaît avec lui.

Nous les retrouvons tous les deux sur la terrasse du jardin des franciscains à Bezons. *Espérance*, quoique faible encore, est remis de sa blessure, grâce aux soins qu'il a reçus dans le couvent. On célèbre ce jour-là à l'église des Franciscains le mariage de Gabrielle d'Estrées avec M. d'Arneval. Son père a exigé ce mariage pour la soustraire aux poursuites du roi et pour sauver l'honneur de son nom. Gabrielle se désespère et verse ses peines dans l'âme tendre d'*Espérance* qui se trouvait là fort à propos pour les recevoir. Aidé de Pontis, il enlève M. d'Arneval pour que le mariage ne reçoive pas sa sanction. *Espérance* est un garçon plein de sentiment, mais on comprend qu'après l'aventure du château d'Entragues il n'aime plus Henriette, c'est pourquoi il devient amoureux de Gabrielle.

Gabrielle, débarrassée de son mari, fait avec Henri IV son entrée à Paris; elle reste à l'homme qu'elle a aimé malheureux, et abandonné presque de tous, mais son cœur appartient à *Espérance*.

La Ramée, toujours amoureux d'Henriette, apprend qu'elle a un rendez-vous avec le roi; il en instruit Gabrielle. Le roi soupçonne *Espérance* d'avoir trahi ce secret qu'il croyait connu de lui seul et le fait enfermer au Châtelet. Gabrielle vient le délivrer, je ne sais trop en vertu de quel pouvoir; *Espérance*, dont les yeux seuls avaient parlé jusqu'ici, lui déclare son amour; Gabrielle lui fait comprendre qu'elle l'aime aussi, mais qu'ils doivent se contenter d'aimer mutuellement *leurs âmes*.

Sorti du Châtelet, *Espérance* visite ses domaines; nous le trouvons dans un pavillon de chasse avec Pontis et d'autres gardes de M. de Crillon. Pontis est ivre; *Espérance* veut profiter de son état pour lui faire rendre le billet d'Henriette qu'il lui avait confié pour venger sa mort au cas où il aurait été assassiné. Il ne veut pas laisser davantage ce billet à Pontis, parce que la veille il a manqué de se le laisser enlever par une femme envoyée par M^{me} d'Entragues. Pontis, blessé dans son amour-propre et dans son amitié, rend le reliquaire d'or qui contient le billet de M^{me} d'Entragues, mais il dit à *Espérance* un éternel adieu.

Pontis sorti, entre Gabrielle d'Estrées. Elle vient annoncer à *Espérance* que le roi veut l'épouser, mais qu'elle refuse parce qu'elle n'aime que lui. *Espérance* n'accepte pas le sacrifice, il lui demande à genoux de s'en aller et d'accepter le trône pour son fils. Ce tendre dialogue est interrompu par Crillon qui, toujours aux aguets quand il s'agit de son fils, se précipite dans le pavillon, précédant de quelques secondes les d'Entragues qui espèrent surprendre les amants. Il cache *Espérance* et remet à Gabrielle des dépêches à son adresse. Elle fait semblant de lire attentivement quand les espions entrent; ils en sont pour leur courte honte en apprenant de M. de Crillon que le roi lui-même l'avait chargé d'avoir avec Gabrielle une entrevue secrète.

Après le départ d'Henriette et de Gabrielle, *Espérance* sort de sa cachette et promet à Crillon de quitter la France avec lui. Cependant Gabrielle veut le voir une dernière fois, c'est pourquoi elle envoie sa suivante le prier d'aller la trouver à Fontainebleau entre neuf et dix heures du soir. *Espérance* accepte avec la résolution ferme de ne pas aller; mais il se laisse prendre aux fausses paroles d'une femme envoyée par Henriette, qui l'engage à ne pas aller à Fontainebleau, qui lui annonce que la duchesse (Gabrielle) est perdue, qu'il ne peut rien pour elle, et que par conséquent sa présence est inutile. Il va à Fontainebleau, il s'introduit sans encombre dans l'appartement de Gabrielle, mais lorsqu'il en sort un soldat le suit; cet homme a ordre du roi de reconnaître le coupable. *Espérance*, se sentant poursuivi, veut escalader un mur, le soldat, voyant le coupable sur le point de lui échapper, décharge son arme; *Espérance* tombe blessé à mort. Le meurtrier, c'est Pontis, son désespoir est affreux, et il ne peut rien pour son bienfaiteur, pour son ami. Oui, il peut encore quelque chose, il sauvera Gabrielle. Au moment où toute la cour se précipite attirée par le bruit, Pontis tire du reliquaire le billet d'Henriette qui habite également le palais de Fontainebleau, et le remet au roi. *Espérance*, vengé, meurt dans les bras de Crillon, qui cette fois l'appelle son fils.

Voilà l'histoire d'*Espérance*, rien que cela, car je ne prétends pas avoir analysé l'énorme drame de M. Maquet. Je n'ai pas dit un mot de Zamet et de Léonora, les agents du duc de Médicis, qui font cause commune avec les d'Entragues pour écraser Gabrielle à l'effet de mettre leur jeune duchesse sur le trône de

France. Je n'ai parlé ni de Rosny, ni de Brissac, ni du gouverneur du Châtelet, tous personnages qui concourent à l'action. J'ai passé sous silence bien des scènes incidentes pour ne suivre que la grande artère du drame. On remarquera, malgré cela, combien la donnée et diffuse et embrouillée; les invraisemblances se coudoient dans la pièce, ou plutôt elles courent les unes après les autres et ne s'attrapent que trop souvent. Mais il faut reconnaître que la *Belle Gabrielle* parle vivement à l'imagination; cela fait l'effet d'un conte de fée plein d'intérêt et d'originalité : un jeune homme qui ne connaît ni son père ni sa mère; qui a des millions; qu'un bon vieillard, une fée déguisée sans doute, pourvoit de palais et de châteaux, sans qu'il ait même besoin de formuler un vœu pour cela. Léonora, la devineresse qui, comme un mauvais génie, semble le poursuivre toujours, et le faire l'instrument des haines de tous; un homme assassiné deux fois dans une même pièce, l'une fois par son plus grand ennemi, l'autre fois par son meilleur ami, qui ne le manque pas, lui; tout cela est étrange, imprévu, et tient l'intérêt éveillé jusqu'au bout. Mais comme drame, l'œuvre ne résiste pas à l'analyse; il y a beaucoup de bruit, beaucoup de clinquant, beaucoup de mouvement, mais pas d'émotion vraie, pas une passion saine; de ce côté tout est factice et forcé.

Il me reste à peine quelques lignes pour parler de l'exécution. M. Longpré-Crillon a joué son rôle d'une façon magistrale. Chaque nouvelle création de cet acteur fait ressortir davantage les belles qualités qu'il possède. M. Marius a obtenu un véritable succès dans Pontis, et il le mérite à tous égards. M. Ribes a fort bien dit certaines parties de son rôle, auquel il a donné, du reste, une excellente physionomie. C'est une création qui lui fait honneur. M. Ribes débite trop lentement et avec affectation certains monologues, très-difficiles à dire je le veux bien, mais que par cela même il ferait bien de ne pas prolonger outre mesure. La belle Gabrielle a trouvé dans M^{me} Montravel une interprète convenable, très-désireuse de bien dire, sans exagération aucune; le jeu sobre de cette artiste tient un peu trop de la monotonie cependant; ses inflexions sont trop uniformes. M^{me} Simiane est une bien belle Henriette; je n'ai que des compliments à lui adresser, pour sa figure, pour son jeu et pour ses robes; le rôle de M^{me} d'Entragues lui est en tous points favorable. M^{me} Henriette est une jolie Toscane, mais bien froide pour une Italienne. C'est à peine si elle élève suffisamment la voix pour qu'on l'entende.

La pièce est assez bien montée; elle pourrait l'être beaucoup mieux; le dernier acte seul est tout à fait bien; le décor de la cour de l'Orangerie sera admiré par tous les artistes; c'est une des belles peintures de M. Wilbrant. Au quatrième tableau, qui laisse à désirer sous tous les rapports, nous priions M. le régisseur de substituer d'autres tambours à ceux de la garde civique employés le premier soir. Les couleurs nationales belges, du temps de Henri IV, c'est un peu fort, on en conviendra. Je pourrais faire encore d'autres observations de détail, mais, il faut le reconnaître, l'ensemble est satisfaisant et mérite des éloges, quand on pense surtout au pas immense qui a été fait depuis l'année dernière.

NOËL TISSERAND.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE.

Depuis notre dernier compte rendu, les affiches du Vaudeville n'ont guère varié : *Cadet-Roussel* est toujours fort bien vu et le public n'est pas lassé d'applaudir la Petra.

Les auteurs de *Cadet-Roussel* ont tenté de faire participer à une même action tous les personnages de ces joyeux refrains de la chanson française, personnages vieux comme le monde et qui pourraient bien être éternels.

Ce sont naturellement : Cadet Roussel, le roi Dagobert, la Palisse, Gribouille, Dumollet, etc., etc.; par malheur, le canevas sur lequel on a brodé n'était ni assez soigneusement charpenté, ni assez comique; de là des longueurs, des incidents maladroitement amenés, des transitions cousues de fil blanc.

Mais ce qui devait faire le succès de l'ouvrage et ce qui l'a fait, c'est l'introduction de ces chants d'un autre âge dont le rythme est parfois charmant et toujours original, et qu'on aime à trouver réunis sous forme de spécimen de la vieille gaieté gauloise.

M. Steiner s'est naturellement distingué dans le rôle de Fanfan-la-Tulipe, grâce à son talent de chanteur, et Tautin a été tout simplement adorable dans l'habit de papier gris du papa Cadet-Roussel. Nous ne pouvons citer tous les autres, car le personnel complet du Vaudeville a paru dans cet ouvrage; cette circonstance était encore de nature à contribuer au succès que *Cadet Roussel* obtient à chaque audition.

La Petra Camara n'est pas une inconnue pour le public de Bruxelles, et le succès qu'elle obtient pouvait être aisément prévu, après les ovations qui ont marqué son passage il y a trois ans.

Il est impossible de comparer cette artiste aux danseuses d'un autre genre que nous voyons chaque jour; un caractère étrange, un entrain, un mouvement incroyables, et avec cela, une volupté inconnue sont les signes distinctifs de la danse espagnole : c'est

plus que de la grâce qui charme, c'est une souplesse, une élasticité de couleur qui emporte l'enthousiasme.

Les quatre personnes qui accompagnent la Petra ne sont point des comparses comme cela arrive parfois; ils ont chacun leur mérite, et s'ils étaient isolés de la danseuse qui les efface, ils pourraient obtenir par eux-mêmes un grand succès.

KARL STUR.

Mercredi dernier a eu lieu la 98^e représentation de la Société Thalie, au Théâtre des Galeries Saint-Hubert.

Le spectacle se composait entre autres d'une assez jolie comédie, *l'Homme et la Mode*, dans laquelle M. V. D. a joué le rôle d'Albert de Stelval avec sa distinction habituelle, et d'un excellent vaudeville: *Un Cheveu pour deux têtes*. — On a beaucoup applaudi, dans cette dernière pièce, M. V. qui s'est acquitté du rôle de Badureau avec un aplomb et une verve vraiment extraordinaires pour un comédien amateur.

Les artistes de la Société Thalie étaient secondés par M^{lles} Dullé et Montravel.

THÉÂTRE ROYAL. — M^{lle} Feitlinguer, première dugazon, a terminé ses trois débuts avec un grand succès. Une première danseuse (demi-caractère) M^{lle} Dor, fille de M. Louis Dor, ex-premier danseur de notre théâtre, a débuté également, et a dès l'abord conquis la faveur du public par sa beauté, sa jeunesse, et par la grâce, l'élégance et la correction de sa danse.

THÉÂTRE DU PARC. — Ce soir la deuxième représentation du drame: *les Pauvres de Paris*, par la troupe de M. Kats.

Le Cercle artistique et littéraire a donné le samedi 7 novembre sa première soirée musicale.

En voici le programme:

Quatuor (n° 81). HAYDN,
exécuté par MM. Steveniers, Collyns, De Bas
et Fischer.

Air d'*Oberon*. WEBER,
chanté par M^{lle} Sterndorff.
Grand duo du couronnement
pour harpe et piano, exécuté par MM^{lles} Sté-
phanie et Célestine Vanderbeek. MOZART,
exécuté par MM. Steveniers, Collyns, De Bas,
Goffoul et Fischer.
Air: la prise de Jéricho. MOZART,
chanté par M^{lle} Sterndorff.
Le réveil des fées. FÉLIX GODEFROID,
caprice pour la harpe, exécuté par M^{lle} Sté-
phanie Vanderbeek.
Romance chantée par M^{lle} Sterndorff.

Le 5 décembre, à la salle de la Grande Harmonie, aura lieu un concert à grand orchestre donné par M. Groves, violoniste américain, avec le concours de M. Henri Lytloff, pianiste compositeur, et de M^{lle} Ernestine Sterndorff, cantatrice.

La presse bruxelloise vient de faire une perte sensible en la personne de M. Marcelin Faure, propriétaire et directeur de *l'Étoile belge*, mort vendredi dernier, à l'âge de 60 ans.

Né dans le midi de la France, où il suivit le barreau pendant quelques années, M. Faure vint en Belgique en 1830 pour y rédiger les séances du Congrès national; il fonda successivement le *Mémorial belge*, *l'Indépendant* et *l'Indépendance belge*, qu'il quitta en 1844.

C'est à M. Faure que nous devons l'extrême bon marché auquel la presse est descendue chez nous. En 1830, il fonda *l'Étoile belge*, journal quotidien à six francs par an, qui, créé dans les conditions les plus modestes, ne tarda pas, grâce à l'habileté de son directeur, à devenir un des journaux les plus estimés, les mieux renseignés, et les plus répandus de tout le pays.

Fidèlement dévoué à la famille d'Orléans, M. Faure suivit, dans sa carrière de journaliste une ligne de conduite, pleine de droiture, de loyauté et d'honnêteté politique; et quelles qu'eussent été d'ailleurs les plaisanteries qu'*Uylenspiegel* s'est quelquefois permises à son adresse, il n'en est pas moins vrai que le directeur

de *l'Étoile belge* est le premier, sinon l'unique qui donna des encouragements sérieux à notre littérature nationale.

N. T.

Nous engageons vivement ceux de nos lecteurs que la chose intéresse à aller visiter les magasins de M. Meerens, éditeur de musique.

M. Meerens, dépositaire des pianos de Herz, a dans ses salons des instruments qui n'ont guère de rivaux pour la puissance et la beauté du son, le moelleux du toucher, et la remarquable égalité du clavier. Ses pianos de concert surtout (pianos à queue grand modèle) réunissent au plus haut degré toutes ces qualités, et on ne saurait trop les recommander aux artistes.

Les magasins de M. Meerens sont situés rue Neuve, n° 62.

Chaque semaine, *UYLENSPIEGEL* est mis en vente à: BRUXELLES, chez Brouwet, montagne de la Cour; Rosez, montagne de la Cour; Ger-

vals, montagne de la Cour; Flatau, montagne de la Cour; Tarride, rue de l'Ecuyer; Pétichon, rue de la Montagne; Lefèvre, place de la Montagne; Claessens, rue de la Madeleine; Tessaro, passage St-Hubert.

LIÈGE, chez Gnué.
ANVERS, Van Mol Van Ley.
GAND, Hoste.
MONS, Leroux.
BRUGES, Demoor.
CHARLEROI, Helin Desterbeek.
SPA, Dommarin.
PARIS, L. Nicoud Bellinger, 212, rue de Rivoli.
BRED, Broese.
LA HAYE, Bellinfante.
LUXEMBOURG, Hoffmann.
LEIDE, Brill.
ROTTERDAM, Baedeker.
AMSTERDAM, Gaarelsen et C.
UTRECHT, Dannenfels.

OFFICE DE PUBLICITÉ,
39, Mont. de la Cour.
D E N I S E
PAR AURÉLIEN SCHOLL.
PRIX: 50 CENT. PRIX: 50 CENT.

ALBUM DE PHOTOGRAPHIES.
Reproduction des principales œuvres du Salon de 1857,
PAR MM. DANDOY, FRÈRES.
LA PREMIÈRE LIVRAISON EST EN VENTE.

OFFICE DE PUBLICITÉ,
39, Mont. de la Cour.
BÉRANGER
CHANSONS INÉDITES.
PRIX: 6 FR. PRIX: 6 FR.

LE TOUT VÉRITABLE
GENIÈVRE DE SCHIEDAM
DE LA MAISON J.-A.-J. NOLET, DISTILLATEUR.
VENTE PAR BOUTEILLES ORIGINAIRES.
LIQUEURS FINES DE HOLLANDE,
de la maison HULSTAMP et fils et MOLIN, distillateurs, A ROTTERDAM.
Curacao, Anisette double, etc., Elixir d'amer, Rhum de la Jamaïque,
Idem blanc, Arac de Batavia,
Cognacs vieux, 5/6 de Barcelone, Esprit 50, etc.
H. STAMS, 33, rue de la Vierge-Noire, à Bruxelles.

CAFÉ DE FRANCE
Tenu par LACOUR, rue des Bouchers, 49, à Bruxelles.
SALONS ET CABINETS DE SOCIÉTÉ. — DINERS A LA CARTE, DINERS A PRIX FIXE.
DINERS à 1.50: 3 plats au choix, légumes et dessert. — DINERS à 2 fr.: 4 plats au choix et dessert.
VIN DE BOURGOGNE, CHAMPAGNE, VIN DU RHIN, etc.
DÉPOT D'HUITRES D'OSTENDE.
Polages, » 30 Tête de veau, tortue, » 25
Beefsteak aux pommes, » 85 Rognons sautés, » 75
— — champignons, 1 25 Légumes de la saison, » 25
Filets, madère, 1 25 Café et cognac, » 40
— champagne, 1 25 Café, » 25
Tête de veau, vinaigrette, » 60 Cognac, » 25
Bière Anglaise, de Bavère, de Louvain, Lambic, etc.
Toutes les consommations sont garanties de premier choix.

LAMPES CARCEL
Changement de domicile. GAIL-
LIARD, breveté du roi.
Ci-devant, rue des Sois, 14, actuel-
lement rue du Bois sauvage, 5, près
Sainte Gudule, fabricant d'ornements
d'église en métaux, lampes et tous au-
tres genres d'ouvrages. Il continue à
faire les restaurations à neuf des ob-
jets d'art antiques et modernes, tels que
pendules, lustres, candelabres et lam-
pes. Nettoie le Carcel à 3 fr. le modéra-
teur à 1 fr. 50, fait la dorure, l'argen-
ture, le bronze et la dorure or vernis.

HUIT PAGES
PAR NUMÉRO.

PARIS:
Un an. fr. 20
Six mois. 10
Trois mois. 5

Courrier de Paris. — Courrier de Londres. — Courrier d'Italie. — Courrier du Palais — Revue des Théâtres. —
Salon de peinture. — Sport. — Musique. — Beaux-Arts. — Poésies. — Nouvelles à la main. — Échos
de Paris. — Articles de genre. — Variétés. — Biographies et portraits à la plume, etc.

RABELAIS
JOURNAL SATIRIQUE ET BIOGRAPHIQUE.
On s'abonne à Paris, rue Richelieu, 92.
ENVOYER UN MANDAT AU DIRECTEUR.
(Affranchir.)

PARAIT DEUX FOIS
PAR SEMAINE.

BELGIQUE:
Un an. fr. 32
Six mois. 16
Trois mois. 10

CHEVELURES POSTICHES
EN DENTELLE CHEVELUR, dernière
perfection. Exposition Univ. de 1855.
Ces ouvrages, tels que PERREQUES, TOU-
PETS, TOURS, NATTES, BANDEAUX, etc.,
sont d'une grande légèreté; ils ont la
propriété de ne pas se rétrécir et imi-
tent la nature au plus haut degré.
Prix modérés et garantis. — Expédition.
Affranchir.
JULES GOBIERT, coiffeur breveté,
rue des Fripiers, 15, à Bruxelles.

BAINS CALORIGÈNES LOCOMOBILES, BREVETÉS,
A DOMICILE,
CHEZ E. CLAES-DALIMONT,
Fabricant de Savons et Parfumeries, Chaussée d'Ixelles,
en face la rue de Naples.
Ces bains ne se délivrent qu'à domicile et contre remise d'un coupon pris d'avance à l'un
des bureaux. — Ils sont divisés en trois catégories, savoir: 1^o Bain ordinaire à domicile,
1 franc. 2^o Bain par abonnement de 12 bains, 10 francs. 3^o Bains immédiats ou express, de jour
2 fr., de nuit 3 fr., après 8 heures du soir jusqu'à 6 heures du matin.

IMPRIMERIE PHOTOGRAPHIQUE,
ARTISTIQUE ET INDUSTRIELLE.
RADOUX, photographe, 73, Montagne de la Cour.
Reproduction de vues, dessins, gravures;
tableaux, pendules, bronzes, objets d'art, etc., etc.

OFFICE DE PUBLICITÉ, 59 Montagne de la Cour.
POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT
ALBERT MAUVAIS
ROMAN DE MŒURS
PAR ÉMILE LECLERCQ.

17, RUE DE L'ÉCUYER A BRUXELLES
RESTAURANT
AUX TROIS FRÈRES PROVENÇAUX
TENU PAR J. H. HALIN.
Cet établissement, qui vient d'être fraîchement décoré et repris par M. HALIN, se recom-
mande par sa position au centre de tous les théâtres et près des galeries Saint-Hubert. —
Diners, déjeuners et soupers confortables; carte variée; vins de choix; prix modérés. —
Salons et cabinets de société.

LAMPES ET LUSTRES.
Riches et ordinaires, parfaits comme goût et comme solidité,
suspensions, flambeaux et appareils d'éclairage divers.
FÉLIX VANDEVELDE, 32, rue de Ruysbroeck.
Créé en 1828, l'établissement a depuis cette époque, joui d'une
réputation toujours croissante, fondée sur la qualité et le bon
marché de ses produits.

Imp. de F. PARENT, à Bruxelles